

FEUILLETON DE L'ABEILLE

CHERE PETITE CHOSE

Roman, par L. F. Rouquette

—Belle organisation, fameuses Jois, qui permettent à une mère de tuer sa fille.
—Ton indignation n'y pourra rien, je le répète, ni toi, ni moi n'avons les qualités nécessaires... Du reste, il est trop tard, le diable, avant six mois Janine ne sera plus, à moins d'un miracle, et moi, tu sais, je ne crois pas aux miracles.
Charly arrêta sa course et brusquement le docteur Perrine sursauta.
—La solution, je l'ai trouvée. Tu vois bien qu'il y en a une...
—Dis voir.
—Je marie Janine.
—Tu maries Janine, et avec qui?
—Avec moi.
—Tu es fou.
—Je n'ai jamais été plus sérieux.
—Mais la pauvre est marquée par la mort, et dans 6 mois...
—Si, à cette date, le destin s'accomplit, eh bien! elle aura eu six mois de bonheur!
—Mais cette pauvre enfant ne peut faire une femme.
—Pour qui me prends-tu donc?... Ah! je te jure bien que pas une mauvaise pensée ne me hante. Je n'effleurerais pas d'un désir cette âme non épanouie.
—Je sais ce dont tu es capable. Tu es le meilleur, tu es le plus grand... tu es... (et le docteur cherchait les mots) tu es un homme.
Une émotion lui poignait la gorge indolentement. Il ne trouvait plus de paroles; alors il se leva et prit dans ses mains les rudés mains de son ami, il les mit dans son étreinte tout l'affection qui gonflait son cœur... Le docteur planta ses yeux dans les yeux de Charly, ils étaient clairs, ils étaient purs comme l'eau primordiale.

CHAPITRE IX CROQUIS PASIEN

Charly faisait les cent pas rue de la Paix; il allait avec assurance, le chapeau melon incliné sur l'oreille, machonnant un cigare planté de travers au coin de ses lèvres.
Le spectacle mouvant de la rue l'intéressait. Le cœur de Paris battait. Malgré qu'on fût en décembre, il faisait, ce soir-là, un temps doux. Les globes électriques jetaient des nappes lumineuses sur les trottoirs et les vitrines étincelaient sous le ruissellement des pierres et la matité des bijoux.
Tout ce que Paris, reine du monde, capitale de luxe, avait su imaginer et réaliser, était là, offert à toutes richesses. Les orfèvres, cisailleurs, les surtoutiers massifs, les amours à carquois, les guirlandes fouillées, les sveltes silhouettes modernes, les chapeaux en apparence chiffonnés, mais chefs-d'œuvre de goût et de présentation, ayant véritablement une âme.
Il y avait des toquets en velours qu'une seule rose piquait et des turbans sobres se hérissant d'une aigrette.
Puis c'étaient des gravures d'un dix-huitième siècle dénué, des coupe-papiers d'ivoire, des encriers en vieux Rouen portant des plumes de couleur, des cachets de bronze, des boîtes ouvragées, toutes petites pour les timbres, longues pour la correspondance.
La rue entière était consacrée à l'exaltation de la femme, reine impérieuse et non discutée.
Pour elles les fouritures rares, les hermines d'un blanc jauni, les colin-cas rous, les martres, les visons, les renards bleus ou argentés, toutes les dépouilles des bois et des terres vierges pour la seule parure féminine.
Et les parfums aussi étaient présents, les parfums qui attestaient l'élégance de la race, dans le choix des coffrets et des flacons. Les œillets d'Andalousie pleuraient des larmes rouges sur le cristal taillé, l'Air Embaumé s'arrossait comme la corolle d'une rose blonde. Myo, où grimaçaient des masques japonais; d'autres et d'autres encore qui affirmaient que seul Paris savait répandre avec largesse et la myrrhe et l'encens sur les autels de la femme, déesse éternellement fascinatrice.
La rue était un fleuve, endigué par les hautes maisons, et ce fleuve roulait un flot d'automobiles, des bêtes magnifiques, caparponnées de cuir ou de nickel, parfois aussi la note pittoresque et conservatrice d'un atelage classique, alexans aux sabots cirés, à la croupe frémissante.
Sur les rives, les femmes passaient, hâtives, emmitouflées en des fourures coûteuses, on apercevait des yeux vibrants, des lèvres éclatantes;

des jambes se dessinaient fines, élégantes, gantées de soie.
Des hommes les croisaient ou les suivaient, dont la plupart causaient des langues étrangères. Toutes les races du monde se croisaient: des Argentins olivâtres, aux cheveux d'un noir bleu, des Yankees à face consulaire, col évasé, démarche souple, des Anglais raides—déjà entre plusieurs whiskies—des Espagnols aux torses cambrés, des Italiens aux yeux charbonnés et des Français gouailleurs qui se reconnaissaient à la façon un peu insolente dont ils dévisageaient les passants.
Paris vivait dans sa rue luxueuse, comme une courtisane, parmi les bibelots, les bijoux et l'âme des parfums.
Et celles à qui la Ville doit sa couronne, les humbles petites fées aux doigts agiles, celles-là se mélaient à la foule, cachant sous des trésors d'ingéniosité leurs ressources infinies.
Elles se hâtaient vers des quartiers lointains.
Quelques-unes étaient attendues par des jeunes gens; ils s'approchaient, formaient un couple qui se prenait dans une étreinte spontanée à laquelle personne ne prêtait attention, puis ils se perdaient dans les groupes.
On signalait pourtant celles qu'un bel ami attendait dans un torpédo dont le moteur ronflait.
Un flot partit de fillettes rieuses. Elles sortaient de la grande porte cochère, la lumière de la rue les éclaira violemment, mettant en valeur les frimousses éveillées, blondes, rousses ou brunes... Ce fut comme un baiser qui les enveloppa, une onde qui les baigna. Chatouillées, les petites filles se prirent à rire plus haut, d'un rire en cascade.
Elles s'arrêtèrent, un instant, sur le trottoir, pour considérer Charly qui guettait, attentif. Ce grand diable ne les effrayait pas. Elles sentaient que cette force cachait une immense bonté.
Janine enfin parut. Toute seule, toute petite, prête à se fondre immédiatement dans la foule, mais Charly l'ayant aperçue, jeta son cigare et s'approcha la main tendue.
Du coup, les camarades pouffèrent, c'était donc cela, ce grand cotard qui attendait cette moutonnette! Non, croyez-vous, et cette Janine! Quelle surnoise, on n'aurait jamais pensé cela. Il va la casser sûrement s'il joue avec.
—Ah! ah! ah!
Le rire montait, montait. Horriblement gênée, Janine rougissait jusqu'à la racine des cheveux.
Charly se retourna si furieux que l'essaim s'égaila.
Janine, gentiment, grondait son ami:
—Il ne faut plus venir m'attendre. Mais il la rassura; pour lui parler, il se penchait vers elle, elle levait vers lui son visage pâle où brillaient ses yeux de fièvre.
—Venez, ordonna Charly.
Elle le suivit docile et, pour s'évader de la cohue, ils descendaient la rue Castiglione. Le jardin des Tuileries était encore ouvert, ils y pénétrèrent.
Paternel, Charly releva le col du manteau de Janine.
—Il ne faut pas que vous preniez froid.
—Ne craignez rien... je vais beaucoup mieux.
La nuit décapait des masses sombres, où les marbres mettaient une tache claire. Les marronniers tendaient vers le ciel leurs branches dépouillées.
Là-bas le Louvre se silhouettait; seul le Pavillon de Flore se piquait de lucarne.
On se serait cru très loin, dans une ville de province, paisible et recueillie, la vie ardente s'arrêtait là. Mais Paris se manifestait au premier carrefour, c'était à droite, à perte de vue, la montée triomphale des lumières vers l'Arche invisible, puis on était repris par l'ombre.
Ils échangeaient des banalités, mais le jardin traversé, lorsqu'ils suivirent les quais, Charly, gravement, prit la main de Janine et lui dit:
—Je suis venu pour vous dire des choses très importantes.
Elle voulut plaisanter.
—Si importantes que cela?
—Très.
—Voyons?
—C'est que... c'est très difficile à exprimer, surtout à une toute petite fille.
Elle s'amusa en effet de son air embarrassé. Charly, qui avait été, dans sa vie aventureuse, aux prises avec les pires difficultés, ne savait comment aborder son affaire.
—Petite fille, cela vous amuserait-il de jouer à la dame?
—Dame!
—Ne souriez pas, sinon je n'aurais jamais le courage de continuer.
—Je vous écoute.
A suivre

NEIGE DE NOEL

Elle tombe, la neige de Noël, à gros flocons qui voltigent, tournoient, se poursuivent et s'abattent sur la terre; elle tombe sans arrêt, épaississant les toits, grimpaux aux fenêtres, couvrant le sol d'un tapis moelleux où ne trouve plus d'écho le bruit habituel de la grande ville.
La tempête obscurcit davantage la nuit; plus de firmament, plus d'étoiles, plus rien d'extérieur, il y a de la sensation d'apaisement et d'isolement. Pourrait la vie s'agiter toujours, hâter, sourde, inquiétante et folle, rarement heureuse, sous ces toits de villes peuplées où s'abritent tant de fortunes diverses.
Elle tombe la neige de Noël, sur des demeures somptueuses où l'on est blasé de tout; de luxe, de l'or, de la bonne chère et des plaisirs. Il y fait chaud dans ces demeures; l'on y fêtera Noël bruyamment jusqu'à une heure très avancée et le lendemain les serviteurs trouveront, avec les coupes encore à demi-pleines de champagne et laissées par les maîtres trop gorgés, des gâteaux entiers que leurs chiens trop repus auront dédaignés.
...Et cette même nuit-là il y aura eu, dans la même ville, des taudis glacés où l'on aura mangé quelque chose d'innommable et d'insuffisant, où des enfants auront crié la faim, où le père aura pleuré de rage devant la table vide et le lendemain sans travail.
La neige couvre tout cela dans la grande ville.
Elle tombe, la neige de Noël, sur la campagne immense et calme; elle semble l'endormir sous la couverture immaculée dont elle la revêt. Quelques lumières éparées trouent, faibles et imprécises la nuit où s'agitent, drus et pressés, les interminables flocons blancs.
Elle tombe, la blanche neige, sur la terre aujourd'hui glacée mais féconde demain, d'où sortira le pain quotidien de tout un peuple et, avec elle, tombent du silence, du recueillement, de la paix.
Elle tombe, la neige de Noël, sur la forêt profonde, océan d'arbres, mystérieuse et pleine de vie malgré la rigueur du temps. Le piétinement des chevreuils dans les ravages, le hurlement prolongé d'un loup affamé, le coup de feu d'un chasseur isolé dans cette solitude témoignent de son incessante activité sous sa mort apparente. Les branches des pins gigantesques ploient sous le fardeau; des bruits sourds et brusques par intervalles, voix des lacs dans la glace s'épaissit sous la morsure du froid.
Des drames se jouent peut-être dans ce milieu de farouche grandeur: quelque traître imprudent qui a perdu ses points de repère et marche, presque inconscient, avec l'énergie du désespoir. Presque toujours l'homme est perdu; il tombera d'épuisement et la neige sera sa tombe; on le retrouvera, par hasard, un jour, couché à côté des fourrures qu'il rapportait.
Les belles élégantes des villes ne savent pas ce qu'ont coûté parfois les chaudes étoles et les riches manteaux qu'elles portent.
Elle tombe, la neige de Noël, sur les grands cimetières où nous irons tous; indifférent à ce que fut la vie de ceux qui reposent là, elle couvre tout du même manteau; elle a pour tous la même prodigalité, isolant d'avantage encore du monde celui qui fut puissant et semblant protéger un peu plus celui qui fut malheureux.
Elle tombe aussi sur notre tête, sur notre cœur, sur nos souvenirs. Elle glisse lentement les beaux enthousiasmes et les chaudes illusions de jadis, mais elle éteint aussi la brûlure des chagrins éprouvés et des trahisons subies. Le passé s'endort doucement sous elle, puis un jour elle recouvrira complètement toute souffrance et le cœur cessera de battre pour lui-même.
Ce sera l'avènement de la Grande Lumière.
Et les neiges de Noël reviendront, pour d'autres générations, monotones, immaculées, recouvrant impassiblement les joies, les haines et les espoirs... F. de Verneuil.

LE VERTE DU RAISIN AUGMENTE

Les marchés de New-York demandent de telles quantités de raisin pour faire du vin, que des banques new-yorkaises ont décidé de publier une circulaire sur l'étendue et l'augmentation de ce commerce.
La Bank of America annonce que jusqu'à présent, cette année, les marchés de Brooklyn ont reçu 6.000 wagons de raisin et en recevront encore 1.500 avant la fin de la saison. Depuis le 1er septembre, 200.000.000 livres de raisin ont été vendues.
Non seulement la quantité de raisin vendue a augmenté, mais le nombre de marchands au détail aussi. Comme indication de la popularité de ce commerce, la banque fait remarquer qu'une moyenne de 1.500 wagons de 15 tonnes arrivent à New-York chaque semaine.
La surface totale du globe est de 197.000.000 de milles carrés, et 140.000.000 sur ce chiffre sont occupés par les océans, les mers et les fleuves.

Un Parricide

J'ai revu, l'autre jour, la forêt de Saint-Giory et les décombres du château, et j'y ai revécu l'histoire douloureuse de mon ami Roland, aujourd'hui Père Blanc dans le désert.
Un ruisseau qui tourne dans le vallon, une futaie de hêtres et de châtaigniers qui descendent lentement la côte, ce qui reste d'une terrasse accrochée au-dessus d'un ancien jardin à la française et, sur une cheminée demeurée debout on ne sait comment, des cornelles de clocher qui crient...
Les Maressac, comme tant d'autres, furent surpris par la guerre. Roland avait 17 ans, sa sœur Jeanne 15, leur père, assez âgé, était maire de l'endroit et même, je crois, conseiller général; leur mère, souffrante la plupart du temps, ne sortait guère et ne pouvait que veiller à l'administration intérieure de sa maison.
Le 29 août, les Allemands arrivaient. Roland et sa sœur étaient partis depuis une heure. Celui-ci ne voulait pas tomber aux mains de l'ennemi; il conduisit sa sœur chez une tante, dans l'ouest, et s'engagea dans un régiment de chasseurs ou il ne retrouva.
De longs mois passèrent. Les Allemands occupaient toujours la forêt et le château Louis XIII dont la terrasse rouge, couverte d'orangers comme par le passé, semblait indiquer que la vie y continuait.
Roland passa bientôt dans l'aviation; blessé légèrement au bras et à la main dont il perdit deux doigts, il reprit vite sa place à l'escadrille et c'est, je me souviens, le 15 août 17 que, détaché de son groupe, il vint à Givry-les-Ormes où nous étions cantonnés. La guerre ne nous avait guère séparés et nous nous retrouvâmes avec joie dans ce secteur tranquille. Nous passions de longues heures à contempler, du haut d'une colline boisée, les toits intacts de son cher Saint-Givry, distant d'une dizaine de kilomètres.
Il ne savait rien de ses parents; il les croyait toutefois évacués vers la Belgique. Dans une reconnaissance nocturne il avait cependant pu se rendre compte que le château était habité.
C'est, je crois, huit jours après son arrivée, que le colonel nous réunit tous un jour et dit, s'adressant aux aviateurs:
—J'ai besoin d'un officier de bonne volonté, cette nuit, j'ai acquis la certitude que le château de Saint-Givry héberge, ce soir, tout un état-major important; il s'agit donc d'y aller, de se rendre compte. On peut atterrir dans des prairies voisines sans attirer l'attention. De là, il faudra s'approcher, voir et, si mes renseignements sont exacts, placer ceci...
Il sortit de sa poche deux boîtes carrées d'un petit format.
—Voilà, ajouta-t-il, des explosifs nouveaux de l'armée américaine, réglés par un mouvement d'horlogerie; ils explosent cinq minutes après avoir été réglés; il ne faut donc pas perdre son temps. Leur effet est foudroyant et vous le verrez, j'espère... Auquel de ces messieurs j'assigne...
—A moi, mon colonel, dit Roland, qui s'avança très pâle; je connais bien ce pays et, mieux que tout autre, je saurai exécuter cette mission.
—Soit, mon cher, passez donc chez moi à huit heures, ce soir, avant votre départ...
Il sortit et nous nous retrouvâmes songeurs.
—Tu comprends me dit Roland m'entraînant à l'écart, voilà pour moi une occasion unique de revoir ma vieille maison; je saurai peut-être où mes parents ont été évacués ou le garde... puis, enfin, je suis indigné pour cela si la réussite est nécessaire...
Il prit les notes qu'il écrivit à son retour et me confia avant d'être évacué... C'est le dernier souvenir qu'il me laissa et je ne les reverrai jamais.
"Parti hier à neuf heures avec André, j'ai pu atterrir après un long crochet dans la clairière du Chêne-Penché, à 500 mètres de la maison. Le bois était silencieux; je laissai là André, avec mission de fuir dix minutes après l'explosion s'il ne me voyait pas revenir; et je m'engageai dans les broussailles, pensant aller trouver le brave garde de la propriété. J'eus une déception: maison brûlée ne logeait plus personne. A travers les massifs, je me glissai vers le château et j'eus la chance de ne rencontrer personne. Auprès des écuries il y avait une longue file d'outils noirs et le pas des sentinelles criaient sur le gravier; des cris et des rires sortaient de la maison. Masqué par une touffe de rhododendrons, je pus me placer sous les fenêtres de la salle à manger d'où venait le bruit; je connaissais une lame des volets qui, disjointe, permettait de voir à l'intérieur; les fenêtres étaient ouvertes, mais les rideaux tirés ne laissaient filtrer qu'une faible lueur.
"Le vent, ou tout autre cause, les écarts un peu, et voilà ce que je vis:
"Autour de la longue table, chargée de porcelaines fines et de cristaux,

MON FILM

Le camarade Krasine devait ne rendre prochainement en Italie.
—Je renonce à mon voyage, a-t-il déclaré aux journalistes berlinois.
—Et pourquoi?
—Parce que je n'aime pas l'huile de ricin!
Le temps n'est plus, en effet, où Tchitcherine sabbait à Gênes, avec l'archevêque, l'asté spumante. Aujourd'hui, les fascistes lui feraient avaler de gré ou de force une bonne dose d'huile de ricin.
Peut-être même à l'archevêque aussi.
Evidemment, ce n'est pas là un procédé très courtis, très élégant, mais il faut reconnaître que ce purgatif ne manque pas, en la circonstance, d'une certaine saveur rabelaisienne.
Il n'est d'ailleurs pas question de remplacer, dans les discussions entre "bourgeois" et "révolutionnaires," les arguments par des tasses d'huile de ricin.
Mais il faut reconnaître que ce genre de repréailles marque, en temps de révolution, un sérieux progrès humanitaire.
Les terroristes envoyaient leurs adversaires à la guillotine. Communistes et Versaillais s'exécutaient réciproquement "au mur" ou au "poteau."
En Russie, les communistes passent leurs ennemis à la mitrailleuse. La Révolution fasciste aurait pu, dans l'emballage de la victoire, faire un mauvais parti aux "rouges" qu'elle a surpris au fond de leurs "repaires."
Elle s'est montrée, en somme, bonne fille.
—Vous êtes un des chefs communistes? demande l'homme à la chemise noire au camarade prisonnier.
—Si, signor.
—Bene... Une tasse d'huile de ricin pour monsieur, une!
Le camarade fait une grimace avant; il en fait même une pendant... Après quoi, on le relâche et il se sauve sans demander son reste.
Reconnaissez que ce n'est pas bien méchant.
Autrefois, les maîtres de la situation pensaient à autre chose quand ils disaient de leurs adversaires:
—Nous allons leur administrer une purge!
Je souhaite que, désormais, les grandes convulsions sociales ne soient plus marquées que par des excès d'huile de ricin.
Plus de guillotinades, de noyades, de fusillades, de mitraillades. Plus de hâkéstombes au nom de "l'ordre" ou du "désordre."
Que tous les partis adoptent cette convention:
"En matière politique, la peine de mort est remplacée par l'absorption d'une tasse d'huile de ricin."
Envisagée à ce point de vue, l'initiative des fascistes ne peut qu'être approuvée par tout le monde.—Clément Vautel.

LES OEUF

La veille, Jean Fabrègue, un terrien de Montpezat, avait ordonné à son fils Théodore d'aller, ce samedi, à la foire de Montratier vendre leurs œufs. Dès le matin, Théodore fut debout, habillé en cinq minutes. Sa mère avait préparé pour lui du pain et de la saucisse, puis le grand panier des œufs. Quand il eut déjeuné, son père lui dit:
—Il faut que tu sois de retour avant midi. Surtout ne casse pas les œufs. Tu en emportes cinq douzaines, qui doivent faire dans les 25 francs.
—Hum!... Peut-être...
Théodore prit son panier au bras, comme une femme, et s'engouffra sur la grand-route. Dix-huit ans déjà, robuste et dégourdi, il plaisait par sa figure souriante aux chevaux drus sous le chapeau de feutre.
Dès le seuil du plateau, il reconnut là-bas, assise au bord du fossé, Lucie Bagnol, sa camarade, aussi blonde qu'il était brun. Leurs deux familles auraient voulu, selon l'usage, les fiancer. Mais Théodore craignait que Lucie ne manquât de tendresse.
—Tu vas à Montratier? lui demanda-t-il.
—Parbleu! répondit-elle. Vende mes œufs...
Ils marchèrent côte à côte, en devisant de leurs menus soucis de chaque jour. Bientôt ils se taquinaient de railleries provocantes.
—Je parie, s'écria Lucie, que c'est moi qui cours le plus vite. Attrape-moi!
—Pas maintenant...
Elle l'ébranla d'un coup de poing, puis se sauva bon train. Par amour-propre, il dut la poursuivre, mais de si mauvaise humeur qu'il broucha contre une pierre et s'en fut rouler dans le fossé. Pauvre! Tous les œufs de Jean Fabrègue étaient cassés, sauf une douzaine. Théodore n'avait plus envie de rire.
—Consolète-toi, lui dit Lucie. Je tâcherai de vendre mes œufs très cher, et je te céderai de mon argent.
—Non, Va-t'en. Je n'ai besoin de personne.
Il grimpa seul la côte de Montratier, au sommet de laquelle grouillaient des tas de gens et de bêtes. Aux maisons du village, puis dans la foule, il offrit ses œufs. On l'écartait à peine. Il se rabattit sur l'auberge, encombrée de buveurs. La ménagère ne lui donna que trois francs de sa douzaine. Cependant, par pitié, elle lui donna aussi un quignon frotté d'ail et de lard.
Alors, il s'achemina vers la place, où le cordier dévidait à reculons, tout le long du mur de l'église, le chanvre de sa ceinture. Celui-ci consentit à le payer un franc de l'heure pour tourner sa roue pendant trois heures. Et Théodore tourna sans répit la roue de bois. Labeur monotone qui lui coupait les bras et les reins. Mais, puisqu'il avait commis une faute, ne méritait-il pas de subir un châtiment?
La besogne achevée, il remerciait le cordier de sa bonne grâce, lorsque, en se détournant, il trouva Lucie devant ses yeux.
—Bientôt midi! lui dit-elle. Veux-tu rentrer avec moi à Montpezat?
—Non, je m'en irai seul.
Il partit un quart d'heure après elle, d'un pas bien triste. A Montpezat, dès qu'il vit le toit de sa maison, il trembla de honte, en se souvenant à son père. Sa mère, à la maison, l'attendait. Il lui dit bonjour à peine, puis ayant fouillé dans sa poche, comme pour en tirer des trésors, il balbutia:
—Où est mon père?
—A la vigne... Tu as vendu richement, j'espère, nos bons œufs frais?
—Oui, j'aurais voulu... Il faut que je te dise...
—Je crois que tu vas mentir.
Étonné de l'humeur railleuse de sa mère, il comprit vaguement qu'une sorte de miracle se préparait pour lui, et il répéta:
—Il faut que je te dise que...
—Quoi?
—Moi, le curé n'était pas chez lui.
—Que vient faire ici M. le curé?
—J'aurais voulu lui vendre mes œufs. Il m'en aurait donné le meilleur prix.
—Allons, ne te trouble pas. Je sais tout.
—Ah!...
—Lucie était là tout à l'heure, près de moi.
—Pourquoi?
—Elle est arrivée ici bien vite, afin de te faire une surprise.
—A moi?...
—Mais oui. Comment diable as-tu perdu ton argent à la foire? Tu allais peut-être t'amuser dans un cabaret?...
—Moi?... pas du tout. Ecoute... Théodore s'embarrassa dans des explications qui excitaient davantage le rire de sa mère.
—Est-ce que mon père, demanda-t-il, est au courant de ma maladresse?
—Non, puisqu'il n'est pas encore revenu de la vigne. Seulement, il sera satisfait de ton voyage.
—Comment ça?
—Il avait beau dire, il ne comptait pas sur une ubaine de vingt-cinq francs?
—Parbleu!... Tu les avais perdus. Elle est aussi honnête que gentille.
—Ah! oui, je comprends... Eh bien, puisque mon père est encore à la vigne, je m'absente quelques minutes.
Théodore partit d'un élan, courut jusqu'à la maison de Lucie, tout à l'autre bout de Montpezat. Lucie révait devant sa porte, en attendant que sa mère servit la soupe.
Dès qu'elle aperçut Théodore, elle sourit doucement, avec une fierté malicieuse. La regarda, un moment d'extase, et lui dit:
—Tu as fait pour moi une action charitable. Car mon père m'aurait battu. Tu es bonne.
—Je crois que c'est depuis longtemps, répondit-elle. Mais j'ai voulu te le prouver, dès la première occasion.
—Comment te remercierai-je?
—Ce sera bien simple. Si tu ne le devines pas, les parents et les miens te l'apprendront. N'oublie pas l'âge de nos fiancés?
—C'est vrai, Lucie. Tu sais tout mieux que moi.—Georges Beaume.

POUR DEBOUCHER LE NEZ DES BÉBÉS ENRHUMÉS

Le rhume de cerveau des enfants du premier âge présente une gravité spéciale. Les nourissons ne savent pas se moucher. Dès qu'ils ont un coryza, leurs narines sont obstruées par des glaires qui les empêchent de respirer, d'où impossibilité de téter et surtout de prendre le sein.
Les petits malades, en ce cas, voient leur état s'aggraver, car ils ne peuvent s'alimenter.
Voici un procédé simple et pratique que nous recommandons aux mères.
Procurez-vous une poire en caoutchouc, comme pour donner un lavement; enlevez la canule en os qui servirait à blesser l'enfant. Faites bouillir cette poire dans une casserole avec de l'eau ordinaire. Retirez-la et laissez-la refroidir.
Bouchez avec le doigt la narine droite, prenez la poire vide d'eau, pressez-la et appuyez l'embouchure sur la narine gauche, puis lâchez la pression. Vous opérerez ainsi un nettoyage par le vide dont l'effet est instantané.
Pressez encore la poire pour la vider, rincez-la dans l'eau bouillante et recommencez l'opération sur la narine droite en appuyant du doigt, cette fois, sur la narine gauche.
Vous serez étonné de la quantité considérable de glaires que vous retirerez ainsi.
Le bébé pourra aussitôt téter et il s'y donnera avec joie. Mais ce résultat n'est que passager et il convient de recommencer cette pratique à l'heure de chaque prise de lait.
Profitez de la liberté momentanée du nez pour faire couler dans chaque narine, après la tête, deux ou trois gouttes d'huile stérilisée, gomenole, eucalyptolée ou camphrée. Surtout ne mettez pas de menthol, c'est trop irritant, et on a vu des enfants à qui le menthol causait des convulsions.

L'Abbeille de la Nouvelle-Orléans fut fondée en 1827.

ON DEMANDE

FEMME de confiance pour salle à manger et blanchissage, à la campagne, près de la Nouvelle-Orléans. Adresser 2230 Jena, St.

Si Affaible, elle ne pouvait que se traîner

Une dame de la Floride était dans une condition misérable, mais dit qu'elle trouva le Cardui utile et recouvra sa santé.
Blountsville, Floride.—En expliquant comment elle découvrit la bonté du Cardui dans le retour d'une Mme Ella M. Bailey, de cette place, dit:
"Je devins si faible que je ne pouvais pas me remuer sans efforts. Je savais le cause, mais je ne pouvais pas me remettre.
"Je me traînais seulement et étais très nerveuse. J'étais sans repos et ne pouvais pas m'asseoir longtemps, et si faible que je ne pouvais pas me tenir debout. C'est un bien misérable malade.
"J'étais accablée et sans cœur.
"Après un moment je me suis décidée qu'il n'y avait plus rien à faire, que cela ne valait pas la peine d'essayer de me guérir. C'est n'est pas fait pour guérir quelqu'un, mais au contraire pour le rendre pire.
"J'avais entendu parler de Cardui et j'avais pensé que cela aurait pu me fortifier. Une de mes voisines l'avait employée avec de bons résultats.
"J'ai donc pris une bouteille (de Cardui); j'ai tout de suite senti que je n'étais plus si nerveuse, j'ai donc continué à en prendre.
"Un peu à la fois, mon état nerveux se remit, je commençai à mieux manger et à mieux dormir et ce n'était pas bien longtemps avant que j'étais tout à fait remise.
"Le Cardui a fait des merveilles pour moi et j'aime certainement le recommander.
"Des milliers de femmes ont écrit pour dire combien elles avaient été remises en bonne santé par le Cardui et pour le recommander aux autres femmes.
"Le Cardui a été employé extensivement depuis plus de 40 ans pour le traitement des maux de la femme. Les bons pharmaciens, partout, vendent le Cardui, le tonique pour les femmes. Essayez-le.—Adv.

CUNARD
Les plus rapides et plus modernes paquebots du monde entier. Excellents traitements des passagers. Il existe un agent dans votre localité ou dans la ville voisine.
POUR LA FRANCE, VIA
CHERBOURG
LES JOLAS
TOUS LES MARDIS
MAURETANIA AQUITANIA
BERGAMIA
Tickets, 9100. Tel. 92.

MLLE. MARIE ROMAIN
Professeur de piano
Musique classique
Une Spécialité
833 avenue de l'Espérance
Hémlock 875 W.